«IL ME SUFFIT DE FERMER LES YEUX ET JE VOIS NEW YORK, GENÈVE, TEL-AVIV…»

LORETTA KOUTCHOUMOV-GRAHAM
@lorettakoutcho

Shmuel T. Meyer a reçu mardi le Prix Goncourt de la nouvelle pour «Si la guerre est finie…», une trilogie d'où s'échappe une farandole de personnages pris dans les pièges de l'Histoire et les violons de jazz. Édité par la maison genevoise Metropolis, l'écrivain se décrit comme «Suisse de cœur»

Shmuel T. Meyer au Café de l'Opéra, à Genève, la ville de son adolescence. (DR/DR)

Un grand sourire chaleureux, surgit sur l'écran de l'ordinateur: Shmuel T. Meyer nous parle depuis les environs de Rapperswil, où travaille. Un soleil généreux se déverse depuis une fenêtre, sur sa gauche. Dès sa deuxième dose de succès reçue à Paris, où il est, l'écrivain a pris l'avion pour rendre visite à ses petits-enfants, qu'il n'avait pas vus depuis le début de la pandémie. Il n'est donc ou bouille et pas loin de la mer qu'il a apprêté qu'il était le lauréat 2021 du Prix Goncourt de la nouvelle pour sa trilogie *Si la guerre est finie…*, trois nouvelles réunies dans un coffret par les soins des éditions genevoises Metropolis.

En tout, six nouvelles, tissées comme une liqueur forte, d'où s'échappe une farandole de personnages, pris dans les remous des Trente Glorieuses de New York à Paris, de Saint-Luc en Valais aux kibboutz des aventures de Casanova. Les destinées se croisent et se répondent, d'une nouvelle à l'autre, à l'image des guerres dont les affets, sur les corps, dans les cœurs, se font sentir bien après la fin des combats.

PULSATIONS JAZZ

Couleurs des rues, odeurs des villes, pulsations jazz. Shmuel T. Meyer plaire immédiatement le lecteur dans un bain sensoriel envoûtant. «Toute la jeunesse contenue dans l'éponge poreuse de New York s'était répandue dans la pièce qui tenait lieu de salon et de salle à manger. Tous les objets de la pièce se mettaient d'une perfiche de sueur», lit-on dans le troisième tome, *The Great American Disaster*. Les visages et les tempéraments s'imprègnent en trois coups de crayon: «Gaëlle était un chiffre (remarqué) rétif du Minnesota. Il ressemblait au petite taille par une barbichette mal taillée et une réserve heureuse des plus antipathiques qui lui permettait encore des accès de rillibat.» Quelques pages et les destinées s'entrelacent sous le poids du passé et des blessures inguérissables à recoudre. Cette fraternité de tabouets sonne cabinet-rabbi tandis que le rire tendre de l'auteur perce çà et là sous le forme d'adresses au lecteur.

FAIRE LA GRIMACE

«J'aime qu'il n'y ait rien en trop», lance-t-il pour expliquer son goût pour la nouvelle. Il préfère les sprints aux courses de fond. Si tant pis si le monde éditorial français fait la grimace devant la forme brève. L'existence même de ce Prix Goncourt de la nouvelle indique que le genre est tout à dictamen et qu'il ne peut commerce pour le Prix Goncourt remis au mois de novembre. Les recueils de nouvelles se vendent mal, soupirent les éditeurs, seul le roman aurait les faveurs du public. Sauf peut-être les écrivains anglophones qui ne rechignent pas (où Raymond Carver, Flannery O'Connor ou Alice Munro, pour ne citer qu'eux), rien fait de la nouvelle leur moyen d'expression privilégié. «Trois étoiles pour moi. Tout comme Italo Calvino ou Tchekhov», pourrait Shmuel T. Meyer qui a signé quatre recueils de nouvelles (et deux romans) avant ce bouquet-ci, pavé en noir.

Comment est né cette trilogie? «De ma graphomanie sans doute, comment il en vient. Je dois écrire tous les jours. Certains écrivains vident dans leur tête le film de ce qu'ils sont en trois d'écrire. Ce n'est pas mon cas. Mon univers mental a été nourri par les livres et par la peinture. Je fonctionne un peu comme un peintre. Je choisis d'abord le lieu où j'installerai film. J'écris pour être sûrement que le où je suis… Et je commence à peindre le fond du tableau, la géographie, le paysage.» *Si la guerre est finie…* est un grand flash-back dans les Trente Glorieuses, où après guerre sulphureuse, grouillé de rêves politiques et économiques qui se sont noyés dans la violence et le désillusion. «J'ai grandi dans les années 1960-1970. Une colère m'habite quand je pense au gâchis de ces années. J'ai envie de demander pardon à mes parents pour m'être révolté contre eux et à mes petits-enfants pour l'état du monde que nous leur laissons.»

L'EFFRAYANTE BEAUTÉ DES LIEUX

Né à Paris en 1957 dans une famille juive alsacienne exterminée à gauche, Shmuel arrive à la pension Valmont à Lausanne à l'âge de 13 ans. Il y reste jusqu'au baccalauréat et nous dit qu'il lui pardonnerait jusqu'à aujourd'hui… Genève est alors la ville des sorties du week-end, de la liberté. Depuis, l'écrivain cultive un attachement indéfectible à la ville du bout du lac dont il a fait un livre, paru en 2013 chez Metropolis déjà *Ah, l'inélégante l'effarante beauté des lieux*. «Souvent, les gens s'étonnent de mon amour pour Genève. Le grand soir de mon avenir du pension y est toujours. Je m'y rende régulièrement. J'associe la ville au personnage d'Artaxie dans *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen. Avec les deux rives du lac et le fleuve qui la traverse, Genève recèle une multitude d'odeurs. Genève sur le Rhône ne ressemble pas à Genève sur le lac. Elle présente une multitude de facettes. On y voit le montagne de partout mais sans que jamais elle ne vous écrase.»

DOMINE FACE À CALVIN

Après le lac commence une suite de voyages, ou de fuites, dont on trouve les échos dans *Si la guerre est finie…*. Retour à Paris, tout d'abord, «pour faire semblant de suivre des études de philosophie à la Sorbonne et se laisser happer par la rue et les manifs». Départ pour Londres, où «devant pour apprendre l'anglais. Retour à Paris pour tout de suite décamper et éviter le service militaire. Sans domicile fixe, il fait du stop jusqu'à Genève où il dort au parc des Bastions, juste en face de la statue de Calvin. «Ultimes terminus.»

Sauvers par un ami le lendemain, il poursuit en stop jusqu'à Florence, en Italie. Nouvelles attitude dans une communauté du militants d'extrême gauche. Lotta continua. Dans l'Italie des années de plomb, la police repère vite ce jeune Français désorienté. Il doit quitter le pays. Impossibilité de rentrer en France. Il est mis dans un avion, aller simple pour Israël. «Et naturellement, j'ai atterri dans un kibboutz.»

DROITS ET DEVOIRS

Cette expérience de kibboutzim fournit la matière première d'un volume de la trilogie. «L'individualisme n'est pas mon idéal. J'appartiens encore à un courant du XVIIIe siècle, les Lumières. J'appartiens aussi au mouvement, je suis un héritier de toute cette période. Et nous voilà aujourd'hui confrontés à un individualisme terrible qui fait que l'on n'a plus de devoirs sociétaux. Deux mots résument notre société actuelle: moi-moi. Or Levinas le formule très bien: «Je n'existe que parce que l'autre existe.» J'ai des devoirs envers l'autre avant d'avoir des droits.»

Paris, Londres, les kibboutz de Rapperswil, New York, Saint-Luc: avec la plume de Shmuel T. Meyer, les lieux ont la force de personnages. «Certaines villes s'imprègnent en moi. Il me suffit de fermer les yeux pour les voir et les sentir. J'ai pu visiter à New York ou en Italie mais que les villes me soient nettoyées. J'ai connu Rome quand les rues sentaient le pressoirs et la mortadelle. Tout est climatisé et sonnée aujourd'hui.»

Shmuel T. Meyer est déjà dans l'écriture du prochain livre. «On y voit Tvet dès dans ses trois blessé en pleine guerre civile russe. J'ai besoin de régler quelques comptes avec mes années militantes…» Le soleil de Rapperswil brille encore plus qu'au début de la conversation. L'Académie Goncourt doit lui remettre son prix en juin à Paris. Plus tard, dans l'été, il aimerait se rendre à Genève. «J'ai besoin de marcher aux Eaux-Vives. D'aller manger une longeole à Presinge. De revoir le port de Cologny.» ■

Genre | Nouvelles
Auteur | Shmuel T. Meyer
Titre | *Si la guerre est finie…*, trilogie
Nous vous laissons les mystères (120 p.) | *Ah(moi)!* (104 p.) | *The Great American Disaster* (120 p.)
Éditeur | Metropolis